



ENRIQUE GRANADOS

RA

ENRIQUE GRANADOS

ALGUNAS OPINIONES DE LA PRENSA SOBRE SUS CONCIERTOS

Le Monde Musical, Paris, 1911

M. E. Granados.—La personnalité de Granados est grande à deux points de vue: comme pianiste, et comme compositeur. Comme pianiste, il égale les plus grands maîtres actuels du clavier. Sans s'être confiné dans la carrière de virtuose, il y tient une place magnifique par son grand talent de technicien et de musicien. Sa sonorité est une des plus belles, des plus variées, des plus expressives que l'on connaisse; ses interprétations sont toujours puisées aux sources les plus hautes et les plus pures du grand art.

Mais Granados est plus qu'un grand traducteur de la pensée des maîtres, il est lui-même créateur et son œuvre grandit tous les jours.

Il vient de nous en donner quelques spécimens en nous faisant entendre des *Danses Espagnoles* et des *Valses Poétiques* déjà connues et qui sont des merveilles de vie pittoresque; un *Allegro de Concert*, d'une grande envergure: une admirable inachevée par Albeniz—*Azulejos*—que Granados termina avec un soin pieux; une *pièce* de Scarlatti transcrite par lui et, comme œuvre inédite, le premier cahier de *Goyescas*.

S'inspirant de diverses toiles de Goya, Granados a donné une évocation palpitante d'un roman d'amour. C'est d'abord la

recontre, le duo d'amour, la douleur de la Maya, au déclin du jour, sous les ombrages d'un jardin madrilène, où le rossignol vient faire entendre sa plainte, et le fandango devant la faible lueur d'une petite lampe à l'huile (*El Fandango de candelil*). Tout cela est traité de main de maître, avec une rare fermeté dans le dessin rythmique et mélodique, avec un coloris qui rappelle celui des grands peintres espagnols, dans un style très personnel; avec des plans, des reliefs, des ombres, des lumières brillantes qui font des *Goyescas* une œuvre singulièrement attachante et que l'on peut mettre en parallèle avec l'*Iberia* d'Albeniz.

Ce fut une rare bonne fortune d'entendre cette œuvre interprétée par son auteur qui y sera longtemps inégalable.

Rarement les artistes étaient venus plus nombreux à la Salle Pleyel, rarement auditoire fut plus vibrant, plus enthousiaste, véritablement transporté par le grand artiste barcelonais.—A. M.

Le Guide Musical, Paris, Marzo 1905

Le très vif succès qu'a remporté à la salle Pleyel, le 31 mars, M. Henri Granados, pianiste espagnol, fait grand honneur à l'école française. Ce virtuose est élève de M. Bériot: c'est dire l'excellent enseignement du professeur. Ou chercherait en vain les qualités qui lui manquent; il les a toutes: la force et la délicatesse dans la sonorité, la rectitude de la mesure, la fermeté et la largeur du style et cette possession de soi-même qui donne tant d'assurance à son jeu et de sécurité à l'auditeur. Il a exécuté sept sonates de Scarlatti à la suite l'une de l'autre sans qu'ou ait ressenti la moindre fatigue à entendre des œuvres un peu uniformes, parce qu'elles ont été jouées toutes avec une égalité parfaite (l'*allegro* de la sonate n.º 9 est dans son genre un petit chef-d'œuvre).

Si je n'avais conservé le souvenir de l'interprétation des œuvres de Chopin par Mmes. Pleyel et Dubois (je tâcherai d'expliquer, à l'occasion, comment elles sentaient ce poète du piano), je dirais que M. Granados les a traduites à merveille.

La tradition—je l'ai souvent constaté—s'étant à peu près perdue, j'ajouterai simplement qu'il a su dégager du nocturne en *ut* dièse mineur, do la polonaise n.º 2 et surtout de la ballade n.º 3 tout le charme qu'il es possible d'obtenir quand su sia pas reçu la transmission directe de la pensée de Chopin lui-même. Bissé, trissé, il a joué deux belles études de sa composition, qu'on ne saurait trop recommander.

Le Courrier musical, Paris, Junio 1909

MM. Granados et Jacques Thibaud.—Je suis hereux de constater le grand succès remporté par M. Granados, d'autant qu'il n'est point banal de voir un pianiste se presenter au public parisien dans des œuvres de musique de chambre. Il est juste d'ajouter que Granados avait comme partenaire Jacques Thibaud plus merveilleux que jamais, Granados est un admirable pianiste qui ne tape pas, qui joue avec sobriété discrétions, sans mauvais goût, sans tours de forces inutiles demeurant toujours musicaux; lutre Thibaud et lui ce fut un enchantement. J'ai en fin entendu la «Sonate» de Franck comme je la rêvais; par un violiniste qui n'écrase pas ses cordes, par un pianiste qui ne défonce pas son piano mais qui tons deux chautent, negligean heureusement d'étaler leur tempérament. Un rieu dans cette sonate si belle peut en rendre certaines phrases vulgaires ou trop sentimentales (ceci vrai de toutes les grandes œuvres) et c'est le mérite des interprètes de rester exactement dans la limite. Quand un instrumentiste (pianiste ou violiniste) obtenait une audience du vieux Joachim, celui-ci econtait gravement sans dire mot. L'instrumen tiste sortait tous les morceaux brillants ou profonds de son répertoire. Quand il avait fini, Joachim lui demandait une ou deux phrases de Mozart et c'est là-dessus qu'il jugeait définitivement. Je suis un peu comme Joachim que j'ai beaucoup admiré et beaucoup aimé. Quand deux artistes jouen Mozart comme Thibaud et Granados l'on fet de la *Sonate en si bemol majeur* avec cette sérénité, cette tendresse cette grandeur, cette transparence, cette sûrete et cette perfec-

tion techniques, ils sont à mettre en parallèles avec les plus illustres et les plus applaudis.—PAUL DE STOEKLIN

Monde Musical, Paris, 15 Junio 1909

MM. Jacques Thibaud et Granados.—...Comment dire, en termes suffisants la puissante émotion créée par les deux merveilleux protagonistes! Il n'est pas possible de les séparer l'un de l'autre dans le concert d'éloges qu'ils méritent, tant leur fusion est intime et tant on comprend qu'ils sont le complément l'un de l'autre. M. Jacques Thibaud est habitué aux lauriers, et, cependant, il faut dire que jamais son art ne fut plus grand, plus pur, ni plus sublime. Granados est de la race des grands musiciens, des merveilleux interprètes, de celle qui produisit les Albeniz, les Casals, les Malats, les Vinès-Ayant, comme ces deux derniers, passé par l'école de Bériot, il a leur précision, leur netteté, avec une couleur de jeu et une expression musicale qui lui sont très personnelles.

Les colossales ovations qui saluèrent les deux grands artistes nous font espérer que leur association n'est passagère et elles engageront M. Granados à venir, la prochaine fois, se présenter également comme compositeur.

Le Monde Musical, Paris

Concert Granados-Crickboom. - Enrique Granados, qui est l'un des plus délicieux compositeurs qui aient jamais existé et aux œuvres duquel je dois des heures exquisées, s'est fait entendre, à la Salle Pleyel, comme pianiste.

Il égale incontestablement les plus grands par une virtuosité hardie, élégante, toujours impeccable, parfois endiablée... il surpasse presque tous ceux que j'ai entendus par une personnalité extraordinaire et cependant toujours respectueuse des sens de l'œuvre interprétée.

Ce jeu distingué et charmeur convient particulièrement à

Chopin. Pas une mesure qui ne soit pleine d'intérêt purement musical, pas une phrase qui ne chanté avec une spontanéité charmante; je ne sais quoi de primesantier et de naturel qui captive aussitôt. Granados tire de son piano des sonorités variées et passe avec une simplicité incroyable des accents énergiques, des boudissements de sons, à des douceurs exquis, enlaçantes.

Il nous a fait connaître des pièces ravissantes de Scarlatti qu'il a découvertes esquissées et qu'il a transcrites et misés au point.

Il a joué cette frêle et adorable musique avec un joli petit son de clavecin et une netteté impeccable dans une grâce délicate.

Rappelé avec insistance il joua une difficile *Etude* de sa composition et une de ses *Danses espagnoles*, si séduisantes...

JEAN HURÉ.

Comœdia, Paris, 1909

Au programme de la première séance Thibaud-Granados figuraient la *sonate* n.º 3, en *mi* majeur, de Bach la *sonate* en *ut* mineur, de Beethoven, et la *sonate*, en *re* mineur de Schumann. Le public était des plus choisis; la présence de M. Gabriel Fauré et de M. Risler suffisait à le démontrer.

Bien entendu, MM. Jacques Thibaud et Enrique Granados jouèrent, de façon remarquable, les trois admirables œuvres qu'ils avaient choisies. L'auditoire parut particulièrement sensible à l'exécution de Beethoven et Schumann, encore que la sévère beauté de la *sonate* de Bach ne l'ait pas laissé indifférent.

Le brio, la chaleur et la fougue toujours musicale des déchainèrent les applaudissements unanimes, tux rappels succédèrent les ovations qui pour être bruyantes n'eurent vieu d'exagérées.

Enrique Granados.—Quelle séduisante parure est la modestie pour les vrais artistes, pensais-je en entendant M. Granados, membre du jury au Concours-Diémer, parler des jeunes virtuoses qui y privent part et sonhaier posséder: le prodigieux métier de l'un, la fougueuse «nature» de l'autre, etc. sans se rendre compte que les plus enviables qualités trouvaient en lui-même leur merveilleux epansuissement. Et, mon admirative sympathie pour ce digne partenaire de Thibaud s'accrut encore lorsque je compris: sa haute conception d'art; sa preoccupation de mêles, à toutes ses interpretations, les émotions personnelles de sa vie: en fin, l'incomparable valeur de l'enseignement eminentement artistique qu'il dispense en son Académie de Barcelone. Toutefois, malgré les études complètes qu'il fit sous la direction de Ch. de Bériot, malgré tant de titres susceptibles de le signaler au grand public, M. Granados n'aurait peut-être jamais osé se présenter dans un concert, si les meilleurs conseillers, et notamment Saint-Saëns, ne l'y avaient poussé. Aujourd'hui, sa réputations s'affirme une des mieux assises. On se rappelle surtout les concerts qu'il donna avec Saint-Saëns, Rislér, Casals, Isaye et Arbos, chez Pleyel, où il joua en soli les charmantes *Sonates* de Scarlatti arrangées par lui-même, etc... Après le succès qu'il vient d'obtenir à Paris, et dont il est parlé par ailleurs, M. Granados se rendra l'au prochain à Bruxelles où il ne peut manquer de trouver un accueil enthousiaste.

Parlerons-nous maintenant du compositeur?

Il est un des plus intéressants de la jeune Espagne et il prend aujourd'hui la place laissée vide par la mort desastreuse d'Albeniz.

Son bagage est des plus considerables et comprend, notamment pour le piano: 12 *Danses Espagnoles*, d'une saveur exquisite; un *Album* de six pièces: *Prelude, Ecos de la parranda*, etc; un *Album de la jeunesse*; digne d'être comparé à celui de Schumann; six *Etudes expressives*, faciles; des valsees poétiques; un *Alegro de concert*, couronné par le Conservatoire de Madrid et exécuté au concours des classes de piano; des *Scènes Romaniques*; *Oriental* et *Jota*, morceaux de concert. Les pianistes

découvrirent dans ces œuvres de véritables bijoux, qu'il serait temps de faire connaître à Paris.

Mas voici les grandes œuvres.

Une *sonate* pour piano et violon;

Un *concerto* pour piano et orchestre;

Quatre ouvrages dramatiques: «Maria del Carmen» (3 actes); Follet (2 actes); Pétrarque (1 acte); Gaziél (1 acte).

Deux poèmes symphoniques: «Dante» (en 2 parties) et «Romeo et Juliette».

Cette simple énumération dit assez que chez Granados, le compositeur n'est pas moins considérable que le pianiste et c'est maintenant, dans ses propres œuvres que nous désirons entendre l'éminent artiste espagnol.

Courrier Musical, Paris, 1909

Séances Jacques Thibaud-Granados.—Pour le vrai connaisseur il n'est pas de joie plus pure que celle d'entendre interpréter les chefs-d'œuvres de la musique de chambre par des artistes en parfaite communion de pensée. Tel est le cas avec Jacques Thibaud qui possède si hautement le secret du charme, de l'émotion, mais dont la qualité dominante est le goût, le respect du style et de la pensée des Maîtres, et Granados, le merveilleux pianiste espagnol, son digne partenaire. Avui si, s'ets-ou donné rendez-vous au dernier concert, mercredi soir, salle des Agriculteurs.

Au programme: la délicieuse *sonate en si bémol* de Mozart, la *Kreuer*, de Beethoven, et l'admirable *Sonate* de Franck.

Comœdia, 1911

.....L'ou à pu entendre ces jours derniers nombre d'œuvres intéressantes de jeunes musiciens espagnols. Les «Goyescas», de M. Granados, jouées par lui à son concert du 1.^{er} avril, méritent une mention spéciale pour leur originalité et leur verve.

Ce sont des pièces de piano évoquant, comme l'indique le titre des scènes de la vie espagnole au temps de Charles IV, pièces pleines d'attrait, véritablement musicales et qui font regretter que l'on connaisse si peu ici le bagage du remarquable artiste qui les a produites.

S. I. M. Revue musicale, Paris, 1911

Enfin il faut magnifier le talent l'incroyable talent de Enrique Granados.

Celui que n'a pas entendu Granados jouer ses «Goyescas» ne peut pas s'en douter de tout ce qu'il y a de grand dans la vraie musique espagnole.

Gaceta del Norte, Bilbao, de 1906

En todos los números del programa, hizo resaltar constantemente Granados, como nota saliente de su carácter musical, su personalidad artística.

Las tres Sonatas Escarlatti-Granados, en SOL MAYOR, RE MENOR y FA MAYOR presentan melodías delicadísimas que Granados ha encajado en una filigrana de notas y acordes exuberantes que dan a las antiguas composiciones un colorido moderno.

En la Sonata 53 (N.º 21) de Beethoven, estuvo Granados COLOSAL. En el 1.º tiempo interpretado con gallardía, los pasajes de pianísimos, trinos de octavas agudas y los tresillos que envuelven la melodía fueron ejecutados con perfección asombrosa junto con la fuerza y vigor en los bajos.

El *Adagio* triste y melancólico que fué expresado con toda la intensidad que se requiere sumió al auditorio en religioso silencio. Y el *Rondó* maravillosamente interpretado subió de punto el entusiasmo del público que tributó al concertista merecidas salvas de aplausos. Y venimos a la segunda parte, dedicada toda ella a Chopin.

Aquí fué el éxito del artista catalán, y es que entiende á Chopin como pocos. Como artista de corazón, sondea y penetra los arcanos y profundidades del romántico maestro, ignotas aún para muchos entendidos y al expresar al exterior sus bellezas inimitables reviste de un sentido tan íntimo los pasajes mas sencillos y el desenvolvimiento total de la obra que el público prorrumpe como ayer en una ovación extruendosa.

El *Preludio en re bemol*, el *Nocturno en do menor*, la *Polonesa en mi bemol* y la *Balada en la bemol*, valieron nutridos aplausos al artista sobre todo la *Balada*, en la que rayó á una altura insuperable. Muchos son los concertistas que la han ejecutado, pero el público concedió unánimamente la palma á Granados.

Universo, Madrid, 1906

En el programa que ayer ha ejecutado Granados ha puesto en relieve sus facultades.

Las *sonata* número 21 «op. 53» especialmente en su *rondó* delicado, exquisito, encaje de notas que se suceden sumergiendo el espíritu en una placidez exenta de penas y recuerdos ha sido matizada con una justeza y una precisión verdaderamente envidiable. ¡Qué placer estético es oír esta *sonata*, tan mal tratada por tanto y tanto pianista, tal como Beethoven quiso que se ejecutara!

Chopin, el tierno, sensitivo y romántico Chopin, llenó la segunda parte del programa. La *Balada*, sobre todo, tuvo una acogida frenética.

En la tercera fueron Schumann y Listz. El primero en su *arabesque* y en dos piecitas cortas ha mostrado su impresionismo simbólico. El segundo ha deslumbrado la vista y ha atronado los oídos con una *rapsodia*, que semejaba el incendio de un castillo de artificio como los que yo he visto allá, en lejanos tiempos, en la capital provinciana. Y dejó para lo último las *sonatas* de Scarlatti arregladas por el aclamado pianista. La ingenuidad sabrosa, la riqueza melódica, la exuberancia, que

nunca llega a fatigar en el desenvolvimiento, todo armonizada por Granados con una armonización sabia, robusta, que conserva el encanto primitivo del original, ha valido extrepitosos aplausos al pianista y compositor fusionados en la personalidad de nuestro gran pianista.

Al final tocó varias composiciones tuyas y seguramente se llevará tan buen recuerdo de la merecida acogida que se le ha otorgado, como nosotros conservaremos del intenso goce estético que nos ha proporcionado en estas inolvidables sesiones.

Liberal, Madrid, 1906

Excelente como el anterior fué el concierto que dió ayer tarde en la Comedia el ilustre maestro Granados.

El joven pianista español interpretó á Beethoven de una manera magistral con una pasión y una riqueza emotiva verdaderamente portentosa.

En la interpretación de la música de Scarlatti obtuvo también muy merecidos aplausos y es que Granados sabe llevar el secreto de lo sublime al teclado y al traducir las más delicadas composiciones imprime en ellas un bello sentimiento y una expresión admirable.

La concurrencia fué muy selecta y distinguida.

Esta tarde ha recibido la Reina en audiencia a los señores Casals y Granados, autor de la música de *Maria del Carmen*.

El Sr. Casals ha sido obsequiado por su Majestad con un hermoso violoncello y el Sr. Granados con la encomienda de Carlos III cuyas insignias le ha impuesto la Reina en persona.

En el Conservatorio, Valencia, 1906

Enrique Granados tiene entre los concertistas españoles una personalidad de vivísimo relieve. Es el poeta del piano. Es nuestro Chopin.

Sus manos pulsán el teclado con una delicadeza, con un espiritualismo, de extraordinaria singularidad; y su alma de artista inspiradísimo y exquisitamente sensible, parece comunicar por los dedos al mecanismo, corrientes que arrancan á las cuerdas sonoridades de intenso sentimiento.

En el concierto que anoche nos ofreció, inaugurando la *tournee* que emprende por varias capitales, figuraban unas sonatas de Scarlatti, valioso hallazgo suyo que él ha enriquecido al adoptarlas y adaptarlas; y algunas producciones de Schumann, Grieg y Listz, ya conocidas, de todas las cuales hizo una interpretación primorosisima, matizada con talento admirable.

Pero los momentos de arte inmenso, de deleite supremo, de emoción arrobadora, momentos de esos que impresionan para mucho tiempo, fueron los de la sonata op. 53, N.º 21 de Beethoven y la sonata op. 58 de Chopin, que eran los números gigantes del programa.

Aquí es donde el tiernísimo autor de «María del Carmen», brilló á impulsos del magnetismo con que le inflama su temperamento artístico.

Le veíamos embebecido, transportado, electrizado ante el piano cuyos acentos vibraban elocuentes y emocionantes con las inspiraciones del autor y del intérprete, fundidas en un todo de grandeza subyugadora.

El auditorio, embelesado y conmovido ante aquel prodigio de sentimiento, de expresión, de poesía y de elegancia, ovacionó al artista con entusiasmo que, reprimido á duras penas mientras las cuerdas sonaban, desbordábase tras de la última nota de cada tiempo.

Para corresponder á tantos aplausos, Granados tocó dos de sus «Danzas Españolas», que aparte de ser preciosas, interpretadas por él encantan.

Y ¿qué más hemos de decir? Enrique Granados es bien conocido y admirado en Valencia como compositor y como concertista y no hacen falta crónicas detalladas para enaltecer sus éxitos.

Envidiemos á los públicos que van ahora á escuchar al músico soñador, al pianista exquisito, al artista genial, en la plenitud de sus facultades.

Las Provincias de Valencia, 1906

...Como compositor es genuinamente meridional. Cuanto hay en este país de espléndido, sereno, sentido, transparente y alegre se halla en sus composiciones.

Para formar tal juicio basta escuchar sus *Danzas españolas* en todas ellas se encuentra como característica, la animación, el colorido, la armonía, la gracia, la claridad y la elegancia.

Y cuando al mérito de esas composiciones se une el de un ejecutante como Granados, que no conoce dificultades, con un mecanismo perfecto, merced al cual puede acometer sin recelo los más atrevidos pasajes de bravura, lo mismo que los diseños más suaves y más finos; un mecanismo que iguala sus dos manos, al par que las dá completa independencia, y que hace de él, un concertista notabilísimo.

El pedal, ese escollo de no pocos pianistas, es un recurso poderoso manejado por Granados, que con él consigue efectos sorprendentes de sonoridad.

Vanguardia, Barcelona, 1909

Es Granados el cantor de la tristeza enamorado, el temperamento de sutilezas femeninas expresadas varonilmente, uno de los artistas más exquisitos de nuestra tierra; no es preciso tratar biografía alguna. El mismo se hace su auto-presentación en todos sus conciertos, mejor que acertaría á hacerlo el más rendido de sus admiradores.

Cuando interpreta á Beethoven, Mozart ó Grieg; cuando nos cuenta los secretos que parece haber heredado de la obra de Chopin, las delicadezas de Schumann y el caudal de *revelaciones* scarlattianas, no necesita que nadie le diga al público «Este es un pianista intensamente expresivo, refinadamente delicado, extremadamente culto»; por que al auditorio le basta aplaudirle y saber que «aquel es Granados».

Recuerdo una carta de Eduardo Risler en que perpetuaba la impresión que le causó nuestro pianista en una sesión musical de la Sala Pleyel.

Por fin *un artista*,—decíale el gran Risler,—después de tantos *cabolins* y de tantas nulidades! Hacia ya largo tiempo que no había experimentado yo tal impresión. Vuestros Scarlattis y Chopins quedarán inolvidables para mí». Tal decía el gran intérprete de Beethoven, el pianista concienzudo.

Hoy se ha convencido el público de que Granados con ser el poeta del piano, es al mismo tiempo que el concertista de temperamento sentimental, el intérprete sesudo y enérgico, sóbrio y elegante.

La Veu de Catalunya, Barcelona, 9 y 12 Noviembre 1910

Mucho tiempo hacía que en Barcelona no se había dado un concierto como el de ayer. Y es que para dar un concierto perfecto hace falta algo más que buena voluntad. Es necesario, en primer lugar, tener el acierto de componer un programa impecable, sóbrio, armónico y de una perfecta solidez; y se necesita sobre todo que el programa caiga en buenas manos.

El programa de anteayer era de una incomparable y profunda sencillez: tres sonatas perfectas, llenando alguna de ellas toda una parte. Y las manos que debían interpretar estas tres sonatas estaban con ellas tan familiarizadas, tan celosas de su armonía, que no fuera posible encontrar otras que mejor las amparasen.

Bien pronto, desde los primeros compases, el público se sintió subyugado por los artistas; su atención intensísima los acompañó hasta el último instante...

Raras veces se habrá encontrado una interpretación tan paralelamente ajustada como la del violinista Thibaud y la del maestro Granados.

Es el primero un artista de una honradez exquisita. Su cuadratura es correcta, casi austera; su dicción es purísima, sencilla, de una severidad que atrae profundamente y subyuga. Y la corriente emotiva que anima su arco se traduce en una serenidad ininterrumpida y dulcísima. El «estilo» de Thibaud es un estilo puramente romántico, de origen, pero dominado y reprimido por el freno de las normas marmóreas del clasicismo.

El maestro Granados es, tal vez, más impetuoso, más inmediato en la expresión. Pero es también más variado, más colorido. Su dominio del teclado es verdaderamente admirable. Abre las frases y las subraya y precisa con prodigiosa claridad; y, al fin, las cierra con justeza y equilibrio.

Pero lo admirable, lo verdaderamente maravilloso de estos dos artistas, es su compenetración. Diríase que un solo espíritu, de aptitudes diversas, pero armoniosamente ajustadas y dirigidas, preside su ejecución. En esta comunidad armónica, Granados representa el elemento más vivo, más nervioso, el que canta y se expresa con más franqueza y más fuego; Thibaud, en cambio, es el elemento refrenador, austero, quien señala el camino rectilíneamente y lo sigue imperturbable, mientras observa y retiene la ardorosa divagación del otro espíritu.

De este modo la armonía resultante de las dos espiritualidades, es de las más perfectas que alcanzarse puedan.

.....

Las Noticias, Barcelona, 9 y 12 Noviembre 1910

...Thibaud se manifestó como siempre que le hemos oído, el artista, perfección indiscutible de su arte, y de Granados diremos que estuvo al nivel del gran violinista.

El Poble Catalá, Barcelona 9 y 12 Noviembre 1910

...Thibaud, sincero, honrado, no busca ningún efecto para entusiasmar á la galería; su arte es puro, noble, y con él solamente vence. Las sonoridades que arranca del violín tienen una pastosidad inefable el matizar, la expresión, todo en él es sublime y por lo mismo entusiasmo.

Granados, nuestro poeta del piano, estuvo inmenso; aquella introducción de la «Sonata en do» de Bethoven, la dijo con toda el alma, poniendo una vez más la intensidad con que sabe hacer sentir el arte que idealiza.

Diario de Barcelona, 9 y 12 Noviembre 1910

... El éxito de éstos en la Sonata á Kreutzer fué extraordinario: seis veces tuvieron que salir á recibir las ovaciones del público. Los dos habian rivalizado en la interpretación, que si en toda la obra fué admirable, sobresalió, á gusto nuestro, en el primer *presto*. El poema de pasión que Beethoven ha desarrollado en él, halló en Thibaud y Granados dos intérpretes capaces de sentirlo y expresarlo.

Dentro de una corrección exquisita y de un buen gusto que nunca se desmiente, ageno siempre á toda exageración. Thibaud encubre una fuerza de emoción y una energía en la forma de comunicarla, que, cuando llega el caso de manifestarse, como en ese *presto*, como en algunas de las variaciones del *andante*, como en el *allegro* de la Sonata de César Franck, hace inolvidables sus interpretaciones.

Granados no le fué en zaga. Su alma de artista vibró al unísono de la de su compañero, y á los dos debemos una sesión como se cuentan pocas.

El Diluvio, Barcelona, 9 y 12 Noviembre 1910

...Thibaud, el genial violinista, y Granados, el pulquérriimo intérprete de la música clásica hicieron que sencillamente y sin la habitual *pose* de que tanto abusan nuestros virtuosos viéramos pasar por nuestro espíritu la pomposidad de Bach, la poesía de Beethoven y el juvenil idealismo de Schumann.

El *Scherzo* y el *Allegro* de la *Sonata en do menor*, de Beethoven, como también el *Presto* y el *Moderato* de la *Sonata n.º 2 en re menor*, de Schumann, fueron tan sublimemente interpretados, que el público, no pudiendo contener su entusiasmo, interrumpía frecuentemente con murmullos de aprobación. Al concluir el concierto los artistas, ante los frenéticos aplausos de la concurrencia, no pudieron excusarse de bisarnos el *Presto* y la Sonata de Schumann.

Verdaderamente Thibaud y Granados llegaron á unificarse tanto en la concepción del autor, que bien podemos decir que

ellos se habían plenamente personificado en Bach, Beethoven y Schumann...

El Poble Catalá, Barcelona, 25 Septiembre 1910

LAS GOYESCAS

Enrique Granados es una antigua amistad mía y aún más una antigua admiración. Nadie como él me ha hecho sentir el alma musical de España. Diríase que, en su piano, España se femeniza, y entre movimientos graciosos de danza, canta, canta sin cesar, con un clavel rojo sobre sus negros cabellos.

Y Granados se sentó al piano. Se trataba de hacernos conocer su última obra, todavía inacabada: las «Goyescas». Estoy convencido que Granados es el indicado para traducir en música lo que yo llamaría la «españolidad». Tal vez hay, en esta revelación musical de España, un prejuicio: el de dirigirse al público de París. Me explicaré: se quiere que la España revelada en París sea bien pintoresca, y no se oponga a la España que vagamente sueñan los extranjeros. Aquí, de cerca, España es ya de una insoportable PLATITUDE. Madrid es un Buenos-Aires, en cuanto á parisismo externo y de importación. Es necesario, pues, que la España vieja conserve su personalidad en las cortes extranjeras, brindando una CAÑITA á los turistas futuros, España, aquí, lleva ya los impecables corsés parisiens; pero en París se llama todavía Carmen, y ofrece aún, sobre los teatros, la silueta antigua.

Granados, que posee una gran honradez de artista, no podía falsificar las cosas, y cantar con malicia y engaño la España presente; por eso él, que en otros tiempos buscaba en los motivos rurales y localistas de «Miel de la Alcarria» y «María del Carmen» un pretexto para sus inspiraciones, poniendo música á obras olvidadas ahora, y bien indignas de tal compositor, encuentra hoy en la formidable producción de Goya la más altamente típica y personal de las «españolidades», y al mismo tiempo la más á propósito para llegar á ser artísticamente universal; con lo que se prueba que lo típico, cuando

el autor lo anima de su propia personalidad, se universaliza por sí solo y sin esfuerzos.

—Tal es el encanto de este comentario musical á Goya—decía yo á la noble esposa del maestro—que me parece que, oyéndolo, sabría resolverlo fácilmente en poesía, por una especie de «contra-sugestión». Eso sería como una mezcla de las tres artes, pintura, música, poesía, delante de un mismo modelo: España, la «Maja» eterna. Un estrecho abrazo de las tres artes resultaría como una agrupación de las Tres Gracias. Habría fantasías del pincel de Goya y gentilezas del bello telear, influyendo sobre mi humilde divagación de poeta.

... Granados tecleteaba con la maestría «cordialísima», emotiva, pasional, que todos le conocemos. Y yo abría los ojos á la «otra» visión, al duo de «majo» y «maja» á través de la ventana, y á los bordados del «fandango» debajo el «candil», de una belleza que no acertaríais ya á decir si es pictórica ó musical, si es colorido que se resuelve en cadencia ó cadencia que se resuelve en visión. La falda, en el ritmo violento del baile, descubre el perfil (pictórico? musical?) de la pierna airo-sa; y los ojos felinos, debajo de la mantilla, desprenden la fascinación (musical? pictórica?) de espasmos no gozados todavía, y que no lo serán jamás, porque su frenesí traspasa todas las realidades... Y sobre el tejido de melodías y armonías, flota una súplica como de canción bien castiza, donde á la sexualidad en fiesta y á los amores del color con la música, se junta la negrura de ojos de la Maja-Nación, negrura de clérigos en callejuelas sin sol, y de tribunales secretos, y autos de fé en plazas sombreadas por conventos, y procesiones de Semana Santa, y manicomios convulsivos, y brujas nocturnas.

Granados, mientras espira la última nota en el aire, donde se oye el *aleteo* de nuestra emoción, vuelve á nosotros su cara vibrante, sus grandes ojos que han visto una belleza que solo la música podía transmitirnos nada más que aproximadamente.

GABRIEL ALOMAR.

La Vanguardia, Barcelona, 11 Marzo 1911

A raíz de una audición íntima dimos ya nuestra opinión entusiasta acerca de «Goyescas», del maestro Granados, de-

clarando que constituía una obra inspiradísima, que de fijo alcanzará éxito constante. Después del concierto público en que aquel artista y compositor ha ejecutado esa producción suya, nos afirmamos en lo que dijimos en aquel entonces, y la concurrencia á su vez, con sus aplausos insistentes vino á confirmar el éxito que preconizamos. Las distintas escenas que evoca el compositor, dando á cada una el respectivo carácter, sin detrimento de la unidad del conjunto, fueron recibidas con entusiastas demostraciones de agrado. El aire señorial y poético que en ellas campea, lo distinguido de la factura, la justa descripción evocadora, son parte principalísima á la admiración que esos cuadros despiertan.

Ponderar como los ejecutó el propio autor, huelga manifestarlo. Hay que suponer lo que pondría de efusión y calor al ir transmitiendo al auditorio la obra concebida con ilusiones de realizar, como lo es, algo definitivo, que marca la cima más alta hasta aquí por él conseguida...

El Noticiero, Barcelona, 11 Marzo 1911

Fué realmente un éxito (como ya teníamos descontado) el recital Granados, en el «Palau de la Música»... En la segunda parte se daba la primera audición de «Goyescas» de las cuales no añadiremos ni quitaremos una sola palabra de las escritas en el artículo publicado en este diario el 28 del pasado Febrero. Han obtenido «Goyescas» un éxito ruidoso y franco, y nosotros creemos que aún hubieran obtenido más éxito si no se hubiese cambiado el orden de los cuadros, terminando no con «El fandango de candil» sino con el cuadro último, que es el que se titula «Quejas» ó «La Majá y El Ruiseñor».....

El Diluvio, Barcelona, 11 Marzo 1911

...En cuanto tuvo la idea de retratar en cuadros musicales las escenas que ha dejado Goya en sus cuadros y en sus aguafuertes, es como si se hubiese hecho la luz en su espíritu.

Comprendió instintivamente que había dado con su vocación, que aquello era lo que él podía sentir y hacer, siguiendo su temperamento.

Y ¡con cuánta habilidad y cuánta poesía al mismo tiempo va realizando su idea! Que lo diga el auditorio que desde el primer compás de «Los requiebros» fué siguiendo sin perder nota todas las escenas, reconstituyendo con la imaginación ayudada poderosamente por las armonías del compositor, el «Coloquio en la reja», «Las quejas», «La maja y el ruiseñor», y «El fandango de candil», los cuatro cuadros que completan esta primera parte de sus «Goyescas» y que figuran bajo el título de «Los majos enamorados»....

No pecan de sencillas, antes bien son complicadísimas, de factura, de una riquísima polifonía las cuatro partes de sus «Majos enamorados», mas para despertar un estado de ánimo elevado, de vaga delicadeza, le bastan medios muy sencillos: con unas cuantas notas tiene bastante para reproducir la impresión del diálogo de los dos enamorados en la reja, ó para hacer sentir las quejas de la Maja á la que parece consolar con sus trinos el ruiseñor.

Para nosotros ese seguido cuadro del «Coloquio en la reja», es el mejor por ahora. Acaso, y oídos más todos ellos, cambie el orden de preferencia.

El ritmo vivo, despierto, siempre sostenido, da un gran interés al «Fandango de candil», otra escena que sin gran esfuerzo la evoca la imaginación y la adorna de todos sus detalles. Allí se ve bailar, bullir y jalear la gente del bronce, «las castañeras, los taberneros, los héroes del Rastro, Lavapiés y Maravillas, con su desenvoltura ingénita, con su propensión á reñir por nada, su prosopopeya ridícula, sequedad de razones y hablar enfático», como Hartzenbusch retrataba á las figuras del teatro de D. Ramón de la Cruz.

Por ahora las «Goyescas» son la obra de Granados. Son fiel imagen de su modo de ser, acusan su personalidad...

...Fué el prestigioso nombre del artista sincero, del muy inteligente evocador de una España muerta que exhala poesía viva, lo que congregó en la noche del sábado último á numeroso auditorio, ávido de gozar las sensaciones de Goya, puesto en música. «Goyescas» son la causa legítima de esta alegría desinteresada...

«Los requiebros».—Un chicoleo, una flor contestada con los ojos, uno que *hace* el amor y otro que se lo deja *hacer*... «Tal para cual», leyenda que deja al pie del aguafuerte, colocado por el mágico señor don Francisco Goya Lucientes. Logra prender llama el requiebro, la conversación se anima.

...Como glosa de la pasión burlona, el zaragatero *tripilitrápala*. Nuevas flores, una cita, el *hasta mañana*... El *tripili* más burlón que nunca y una carcajada femenina remata el primer encuentro. Aquí teneis á grandes rasgos la idea inicial de los majos enamorados».

«Coloquio en la reja».—Chanzas de él, resquemores de ella. Desaires del majo. Faltó algunas noches á la reja. Amenazas y lagrimillas. La pasión se desborda, se dramatiza. La pasión piensa solo en la pasión. A una súplica ardiente responde el majo: «¡Vaya no te pongas tonta!». Sentencias vienen y sentencias van, conceptos tortuosos contestan á frases ensortijadas. Y ella solo habla de amor, que el amor habla más cuando puede hacer menos. Rasguea el majo la guitarra y abandona la reja contoneándose. Piérdese entre una maraña de callejas. Ella exhala una queja... Suenan el rasgueo á lo lejos. En la mente de ella zumba el comienzo del coloquio. Expresión justa del ¿por qué vino esta noche?

«Quejas ó La Maja y el Ruiseñor».—El amor que ya no puede, ó no debe comunicar por los ojos, comunica por la música. El interés patético del asunto acreciéntase, las *imágenes musicales* se transparentan por la oportunidad psicológica con que están colocadas. El sentimiento es claro, poderoso. El alocado canto del ruiseñor deja sumida en el desconsuelo á la pobre maja, á la que su dolor tiene idiotizada.

«El fandango de Candil».—Ritmo grotesco, monótono, del que se escapa una voz que canta. Lacayos y fregatrices, chis-

peros y majas, danzas con seriedad, como si llevaran á cabo el acto más trascendental de su vida. Momento de descanso en el que cesan los palillos y substituye el ritmo de la castañuela, el sordo ruido de mandíbulas que trituran avellanas tostadas y rosquillas, de yema. Los ojos son brasas, los labios están secos, las megillas arden y en aquellas orejas deben sonar los zumbidos de que nos habla Safo... Torna la danza, el fandango es vertiginoso, la locura... Cae seco como un portazo, acaso, el candil por los suelos y la torcida apestando, el último acorde.

«Goyescas» nos han hecho vivir durante una media hora, en un mundo que ya no existe, en una España que se fué. En un ambiente que no es europeo, que diría Ramiro de Maeztu. Mas no importa, pues la remembranza es arte.

...Uno de los episodios,—«Coloquio en la reja»,—es el que entraña mayor valor artístico. Es una página de las que figurarán en el mundo musical moderno. Su fama debe pregonarse...

La ovación que se tributó á Granados al finalizar «Goyescas» fué de las que forman época. El artista vióse precisado para acallar los aplausos, á ejecutar, fuera de programa, una impresión española, de su propia cosecha, interpretada exquisitamente. De la interpretación de «Goyescas», con decir que él es el padre de la criatura y que todos sabemos como toca, está dicho todo.

Ufano puede estar el artista por el triunfo alcanzado, que no lo estamos menos nosotros en batir el parche por tan noble causa, que el éxito, cuando es justo, no debe regatearse.

El Poble Catalá

Recital Granados - GOYESCAS

Había verdadera expectación para oír este recital. Granados, el artista exquisito, el poeta del piano, daba á conocer su última producción «Goyescas», obra de un intenso color personal, esperada con ansia por los inteligentes y por los profanos. Una obra de Granados encierra siempre una nueva vi-

sión poética, una frase de melancolía que nos conmueve, y Granados se nos presentaba esta vez con dos nuevas grandes obras: las «Goyescas» y el «Canto á las estrellas».

Hay momentos en que una irresistible fuerza, suave y dulce, nos atrae hacia tal ó cual cosa. Yo no sé, yo no puedo explicarme el por qué me compenetré tanto y tanto con las obras que Granados iba interpretando ayer noche, en especial con las «Goyescas» que conceptúo delicadas y bellas como una flor de aroma exquisito. De los cuatro números ó partes, bien puedo decir que no tengo preferencia por ninguna: todas me gustan, todas me hablan amorosamente al corazón; en el «Coloquio en la reja», las frases ya añoradizas, ya de una fuerza dramática imponente, pasan claramente delante mis ojos, y oigo al final el alejarse del «majo», sus resonantes pasos que se pierden en las lejanías y el ambiente de soledad, de poética soledad, en que queda la «maja enamorada».

Qué diré de «Requiebros» si toda ella es un tejido de galanuras, de frases elegantes que se pierden, que se acercan, que dan vida y color al trabajo que el virtuoso ejecuta al piano? Y de «Quejas ó la maja y el rruiseñor», donde la queja nos llega preñada de una profunda tristeza á veces, donde todo se oye claramente, donde se adivinan las frases que la «maja» dirige al rruiseñor, hasta que éste se aleja despidiéndose con un canto de añoranza? Y de «El fandango de candil», de ritmo brillantísimo, de escenas apasionadas y picarescas que se adivinan debajo la alegre tonada que toma á veces inflexiones de canto de mal presagio, como si por el aire volase un peligro disfrazado de carcajada! La obra de Granados es bien personal, es de él, lleva el sello de su tierna poesía, de su elegancia exquisita, y con estos elementos tenía que triunfar, como así sucedió, á pesar del empeño de algunos señores.

Granados fué calurosamente aplaudido, habiendo de ejecutar dos obras fuera de programa, entre ellas la danza «Andaluza» que bajo los dedos del autor tomó gran relieve oyendo al final una ovación por su trabajo incomparable.





800

